SEXE LIBRIS

CAMILLE

SEXE LIBRIS

Dictionnaire rock,
historique et politique du sexe

DON QUICHOTTE

La collection dicoRock offre une plongée dans un univers singulier. Drôles, déjantés et très documentés, les dicoRock mêlent petites et grandes sagas, toutes conçues comme un court essai à part entière. Instructifs et distrayants, ces dictionnaires se lisent comme des romans.

Dans la même collection :

Donqui Foot. Dictionnaire rock, historique et politique du football, Hubert Artus, Don Quichotte, 2011.

Drogues Store. Dictionnaire rock, historique et politique des drogues, Arnaud Aubron, Don Quichotte, 2012.

Délices d'initiés. Dictionnaire rock, historique et politique de la gastronomie, Emmanuel Rubin et Aymeric Mantoux, Don Quichotte, 2012.

American Dream. Dictionnaire rock, historique et politique de l'Amérique, Guillemette Faure, Don Quichotte, 2012.

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2012.

ISBN : 978-2-35949-112-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

S'il est une chose difficile à enfermer dans un dictionnaire, c'est le sexe. Le sexe et la sexualité ne s'enferment pas, ne se résument pas et ne s'abrègent pas. Les temps changent, les goûts aussi, les idées s'élargissent ou rétrécissent, le sexe est un pareil, il occupe tout l'espace de l'imagination, de l'inconscient, des fantasmes. C'est une brise qui ne se capture pas, un génie malicieux, moineau facétieux, alors bien malin qui attrapera le petit oiseau pour le prendre en photo. Sitôt le flash actionné, le sexe d'un coup d'aile, comme Éros, se sera envolé ou transformé. Le sexe cache bien son jeu et depuis longtemps. Alors, imaginez-le coincé, dans un dico… autant faire entrer un éléphant dans le chas d'une aiguille… Le sexe, c'est la liberté.

Camille, qui connaît son sexe comme sa poche, n'a pas eu peur de s'y casser le nez. Elle réussit à parler des sexes et des sexualités, des mouvements politiques et des pratiques, des fantasmes et des réalités, des objets comme des célébrités, le tout dans une galerie vivante où l'exposition de l'objet du désir évite l'exhibition ou la provocation.

Pour ceux qui s'intéressent à la liberté, aux mœurs contemporaines et qui ont découvert Camille à travers ses chroniques sur Internet, acoquiner le sexe, le rock, l'histoire et la politique en un dictionnaire paraîtra une entreprise risquée, démesurée, interminable et folle.

Le déhanché d'Elvis

L'histoire est longue, la politique changeante, le sexe complexe, et le rock n'en finit pas de mourir (ce qui lui laisse d'ailleurs quelques jours de répit). Alors pourquoi ne pas s'être contenté d'un dictionnaire du sexe ? Un dictionnaire *à la papa* tout simplement. Pourquoi avoir choisi la difficulté en donnant aux centaines de définitions qui suivent une perspective tantôt historique, tantôt politique, tantôt rock'n'roll – le plus souvent les trois à la fois ? Telle que je connais Camille dont je sais le genre mais dont j'ignore le sexe, je suis certain qu'il n'a pas choisi son titre, son sous-titre et son approche méthodologique au hasard.

Placer la sexualité au centre des mouvements saccadés du rock, du temps long de l'histoire et des remous de la politique était la seule chose à faire pour éviter de partir dans tous les sens. Poser le principe que le sexe est politique, historique et rock'n'roll, c'était partir du bon pied. Un dictionnaire du sexe ne peut être qu'historique, rock'n'roll et politique, contextuel en quelque sorte. J'ai un exemple en tête qui mettra tout le monde d'accord, je vous l'expose et on passe à la suite.

Le 3 avril 1956, Elvis Presley se produisit pour la première fois à la télévision sur la chaîne NBC dans le « Milton Berle Show». Il chanta deux titres et s'attira immédiatement les foudres de la presse et de l'opinion publique pour sa façon de bouger. Ses déhanchés, les va-et-vient de son bassin, la nervosité calculée qui agitait ses membres inférieurs et son sourire frondeur et insolent firent scandale. Quelques jours plus tard, le *New York Times,* qu'on a connu plus inspiré, compara le jeu de jambes d'Elvis à celui d'un cochon (avez-vous déjà vu un cochon danser ?), tandis que les ligues de vertu mirent en garde contre les effets de sa prestation sur l'intégrité morale et physique de la jeunesse américaine. La jeunesse américaine, pour sa part, comprit exactement ce qu'il y avait à comprendre et elle fit d'Elvis un dieu.

J'aurais pu choisir mille autres exemples où le surgissement de la liberté sexuelle marque l'histoire, défie les pouvoirs et balance un ravageur coup de reins au conservatisme, mais j'aime bien Elvis et je trouve que cet épisode justifie amplement la démarche de Camille et son *Dictionnaire rock, historique et politique du sexe*.

Affranchis

Chaque fois qu'ils se sont affranchis des contraintes morales, des lois, des préjugés, du regard des autres, et qu'ils ont laissé libre cours à leurs désirs et à leur plaisir, les hommes et les femmes ont créé le débat politique, ont marqué l'histoire – et pas seulement celle des mœurs. À chaque fois et souvent sans aucun bruit, sans aucune musique de fond, ils ont fait même inconsciemment du rock'n'roll. Pas besoin pour cela d'être contemporain d'Elvis, pas besoin non plus de guitare électrique.

Si le rock'n'roll est une pulsion, un rythme, une envie instinctive de s'affranchir des interdits, du refoulé, des règles et des oppressions, alors le rock est fondamentalement sexuel et cela suffit amplement à le placer au cœur de notre sujet, au même titre que la politique et l'histoire.

Ces préliminaires étant faits, j'aimerais parler de l'auteur de ce dictionnaire qui, s'il a gardé l'anonymat, n'en a pas moins une identité et un passé littéraire sur lequel je veux revenir.

J'ai découvert la plume de Camille quand, pour la radio, je chroniquais la vie d'Internet. Cette précision est essentielle car c'est grâce à Internet que Camille est devenue Camille, c'est sans doute grâce à Internet qu'elle publie ce dictionnaire et qu'il parle aujourd'hui de sexualité.

Elle ou il, décidément je ne sais plus.

Souk sexuel

Je dis grâce à Internet car Internet a, depuis vingt ans qu'il est utilisé par deux milliards de Terriens, encouragé une deuxième révolution sexuelle. C'est une révolution silencieuse et qui se fait sans bruit – et pas que d'une main la nuit devant l'écran. Une révolution de clavier, de tuyaux et de mots. Internet, lieu de naissance de Camille au milieu des années 2000, est un continent sexuel. C'est un continent sexuel et il était dès lors normal que l'auteur de ce dictionnaire en soit natif, même si Camille n'est pas un perdreau de l'année ou l'un de ces vingtenaires représentants de la génération Y.

Camille est à mi-chemin.

Pour que naisse Camille, pour qu'elle porte ce travail d'observation des mœurs à la connaissance et au plaisir de toutes et tous, il fallait ce média-là. Car avant Internet l'exhibition, la confession, l'imagination, l'étude et l'écriture, et donc la définition des pratiques, des fantasmes et des plaisirs sexuels étaient un monopole. Comme tout monopole, il concernait une minorité d'intellectuels, de savants, de scientifiques, d'auteurs et d'artistes qui, par un abus naturel de position dominante et malgré les meilleures intentions du monde, faisaient de la sexualité un domaine d'expression réservé.

Internet a tout changé. Internet a permis la démocratisation de ce qui se pense, se fait, s'explique, se désire, se montre, s'achète, se vend en matière de sexualité. Internet est un souk sexuel et érotique sans limites d'espace, de temps et d'expression. C'est dans ce souk que Camille a fait ses premiers pas d'auteur et son travail est profondément marqué par ce qui s'y passe tous les jours.

Libido.com

C'est sur Internet que la libido s'exprime. C'est sur Internet que les confessions érotiques fleurissent. C'est sur Internet que les rencontres amoureuses s'industrialisent. C'est sur Internet que circulent les images et les objets érotiques, que se vendent les corps, les culottes déjà portées des jeunes filles, les potions aphrodisiaques et les massages coquins. C'est sur Internet que les profils s'accordent, que s'affichent les statuts sexuels – célibataire, disponible, polyamoureux, sado, maso, échangiste, etc. C'est sur Internet que sévit le libre-échange des fantasmes, que s'équilibrent plus ou moins harmonieusement l'offre et la demande d'amour. C'est encore grâce à Internet qu'il est désormais possible de repérer celle, celui ou ceux avec lesquels on partagera les plaisirs.

Internet n'est pas qu'une place de marché, il est aussi un lieu d'expression du désir et de revendications sexuelles. Jamais je n'ai tant appris du désir de l'autre et de son identité profonde qu'en lisant les blogs, les commentaires, les tweets et bien sûr les articles sur nos vies sexuelles publiés par Camille sur Rue89.com puis sur Lexpress.fr.

On m'objectera que le sexe n'a pas eu besoin d'Internet pour s'épanouir et faire sa révolution dans les années 1960. C'est d'accord, mais cette première révolution fut d'abord une conquête du corps et des droits. Celle qui se déroule aujourd'hui sur Internet raconte des milliers d'histoires individuelles et collectives en temps réel, des histoires que l'anonymat libère, des histoires rêvées, des histoires fausses et vraies qui mélangent réalité et fantasme, des histoires de la multitude où la réalité le dispute à la fantaisie, à l'imagination de chacun, des histoires paritaires et diverses, des histoires qui font avancer les libertés.

Ne nous y trompons pas. La revendication du plaisir, la confession du désir, l'expression facile du fantasme n'est que le cache-sexe de la liberté d'expression et de l'autonomie individuelle. Là où l'on cause de sexe, on parle d'autre chose. On parle plaisir, certes, mais on dit sa liberté, on surmonte ses craintes, on revendique ses droits individuels. Le sexe est bon, mais il est meilleur quand il devient matière à s'émanciper.

Sur Internet, la sexualité ne se cache plus, les femmes se livrent souvent plus que les hommes, les minorités s'expriment davantage que la majorité. Chacun se raconte, se ment à lui-même et aux autres tout en se trahissant. Le bizarre est la norme, le fantasme s'y partage, l'alcôve est ouverte et la protection que procure à chacun le voile de l'anonymat fait le reste.

Et plus si affinités

Quand je lis Camille, je sais qu'elle explore cette époque-là, ce monde de connexion, de représentations de soi, d'attraction et de séduction. Il l'observe avec humanisme et curiosité, une pointe d'humour et la volonté de comprendre. Elle applique à merveille cette maxime de Spinoza en regardant les autres se choisir, se plaire, s'accoupler et puis s'aimer : « Ni rire, ni pleurer, mais comprendre. » Depuis qu'il écrit, Camille répond à une question : pourquoi mes choix sexuels me définissent-ils de plus en plus ?

La familiarité de Camille avec Internet rapproche sa plume de son sujet. Internet fut sa rampe de lancement autant que son pupitre et bien sûr, comme je viens de le montrer, l'espace social où elle a pu puiser la matière première de ses observations.

Camille publie aujourd'hui un dictionnaire de papier. Elle change donc de braquet et rejoint par son travail la tradition d'universalité des Lumières et de l'Encyclopédie. Son dictionnaire est une somme, évidemment, mais c'est aussi une suite de choix qui lui ressemblent. Camille est de son temps, il a ses goûts, ses tropismes, et il est important que sa sélection de noms communs et de noms propres (et parfois malpropres) soit fidèle à ce qu'elle est et à ses convictions.

On n'écrit pas sur les pratiques, les identités et les plaisirs sexuels comme on décrit le mode de fonctionnement d'un smartphone.

Écrire sur le sexe, même un dictionnaire, suppose un propos, un ton, des convictions. Sinon, l'auteur s'éparpille et il s'écrabouille. Camille n'imposera jamais un point de vue, n'affichera jamais formellement une idéologie ou un parti pris politique, mais tout de même : ceux qui liront ce dictionnaire, quelles que soient les entrées qu'ils choisiront, entendront la petite musique de Camille.

Exploration

Candide, acide, curieuse, taquin, ils sentiront chez l'auteur le goût de la liberté, de la découverte et de l'ouverture aux autres. En matière de sexe, il n'y a que deux attitudes : la condamnation, la peur et l'interdit ou l'exploration, l'empathie et le goût des autres.

Camille appartient à cette seconde famille, c'est une exploratrice confiante dans la nature humaine ; il trempe sa plume dans l'encrier du progrès. Car pour bien décrire la sexualité de ses contemporains il faut les aimer, il faut les tolérer, il faut accepter leurs goûts et leurs trajectoires, leurs contradictions et leurs marottes, leurs petits travers et leurs vices. Il ne faut pas s'offusquer de leurs fantasmes, de leurs accessoires, de la façon dont ils vivent les uns contre les autres. Pour bien écrire sur le sexe et la sexualité, il faut une disponibilité de cœur et d'esprit, il faut ouvrir les bras dans une attitude de réception, il faut devenir un anthropologue facétieux. Laissez venir à moi les petits zizis.

Voilà pourquoi je crois qu'en plus d'être rock, historique et politique, ce dictionnaire est aussi et avant tout humaniste.

Écrire sur la sexualité des gens, c'est d'abord s'intéresser à leur liberté. Partout où la sexualité est (ou a été) réprouvée, cachée, humiliée, sanctionnée, on a souffert et on souffre encore d'un recul des libertés. Partout où le sexe est en cause, où il est redouté et donc combattu comme s'il était la marque du mal, on constate une stagnation des droits de la personne. Partout où la politique a fait du sexe un ennemi, la liberté a cédé du terrain dans tous les autres domaines, à commencer par ceux des droits de l'homme et de la femme. D'une certaine façon, apprendre des mœurs sexuelles des autres, c'est faire un exercice salutaire d'indulgence et appréhender sans la juger la liberté et l'émancipation d'autrui.

Il y a donc plusieurs niveaux de lecture dans ce dictionnaire.

Flânerie

Le curieux, le voyeur, le flâneur, celui qui se laisse volontiers aguicher par la vie, par la vue, par les sens et bien sûr par les textes qui parlent à l'esprit et au corps y trouvera une distraction propre à stimuler son imagination, sa culture, ses expériences et ses fantasmes. Celui qui s'intéresse à l'évolution de la société y verra le marqueur d'une époque qui change. Questionnons-la, justement, cette époque, au travers de l'usage qu'elle fait du sexe et sa manière de l'afficher, de le montrer, de le revendiquer.

Quelles peuvent être les motivations de celui qui s'en va faire un stage pour apprendre les rudiments du masochisme ? Pourquoi les jeunes Japonais se passionnent-ils pour l'Air Sex et la simulation de l'acte sexuel parfois davantage que pour le sexe lui-même ? Quel est ce monde qui voit de plus en plus d'individus ne pas choisir définitivement une orientation sexuelle ? Que peuvent apporter les sites de rencontres dans la rationalisation du choix du partenaire amoureux ? Peut-on préserver des acquis sociaux en se mettant en grève du sexe ? Le latex est-il une seconde peau ou tout le contraire d'un épiderme ? La prostate est-elle le point G de l'homme ? Peut-on faire l'amour à la terre ferme en frottant son sexe contre le sol ? Pourquoi Jean-Paul II a-t-il été adoré dans un monde érotisé quand lui-même n'a cessé de lutter contre l'émancipation sexuelle ?

En répondant à des questions que nous ne nous posons pas, ce dictionnaire nous prend gentiment par la main, il nous poke (comme on dit sur Facebook), il nous tapote l'épaule et nous chuchote : « Viens… » Il entraîne sur des sentiers que nous n'aurions pas eu l'idée d'emprunter. Il faut le lire en se laissant guider par le hasard à la manière des libertins du XVIII^e^ siècle qui, les yeux bandés, avançaient à tâtons en se laissant surprendre par l'inattendu.

Quand j'ai ce dictionnaire en main, quand je le feuillette au hasard des entrées, je pense au générique de cette émission sur le cinéma. Un homme traverse un couloir, ouvre des portes derrière lesquelles est projeté un film. Il ouvre, referme, change de porte et recommence. Ce dictionnaire est comme ça. C'est un couloir sombre et silencieux traversé par un lecteur qui franchit ses entrées comme ce personnage ouvre des portes. Il ignore ce qu'il y a derrière et c'est ça qui est bon.

Zizi

Je ne m'attendais pas à ce que l'on me confie la préface de ce dictionnaire. Veinard. Je le dois sans doute à *Zizi The Kid,* récit de mes découvertes sexuelles lorsqu'enfant je feuilletais en douce *Playboy,* caché derrière un canapé chez mon oncle et ma tante. À l'époque, nous portions des pattes d'éléphant et Pierre Perret annonçait déjà ce dictionnaire sans le savoir en chantant « Tout, tout, tout, vous saurez tout sur le zizi ».

Je ne suis pas un parangon de vertu mais je ne suis pas non plus un fanatique de l'explicite. Il y a pour moi comme un gâchis à tout dire et tout montrer. Je crois au voile de l'allégorie, de la métaphore, à la périphrase et aux allusions ; j'aime le flou artistique qui est pour moi l'antichambre du désir. Je dis souvent qu'une époque qui sème la confusion entre jardin secret et jardin public est une époque qui ne sait plus distinguer l'intériorité de l'exhibition. Je me méfie ainsi de ceux qui portent leur orientation sexuelle en bandoulière comme un uniforme. Ils ne valent généralement pas mieux qu'un caporal-chef intolérant. J'aime bien tâtonner, ne pas tout voir, je n'aime pas la crudité. J'aime bien deviner. Je crois aux interdits qui stimulent la curiosité comme je crois aux énigmes qui décuplent l'imagination.

Pas non plus inconditionnel des clichés de David Hamilton, je suis sensible à la puissance évocatrice des souvenirs, des odeurs et des mots. Pour moi, le sexe est une silhouette silencieuse et furtive, rarement une image gratuite et encore moins une information. J'avoue que l'étude clinique des comportements sexuels, l'approche méthodique du fétichisme, la description outillée des séances de sadisme ou la fiche technique d'un canard vibrant me laissent de marbre. Je me désespère également de la codification des relations amoureuses telle qu'elle est désormais pratiquée sur les sites de rencontres. Avant même d'être surpris par l'autre, on a déjà renseigné des dizaines de critères qui permettent de ne pas se tromper. C'est en chassant l'aléa, bien évidemment, que l'on se trompe. La rencontre est toujours un risque, celui de décevoir ou d'être déçu. Aimer, c'est risquer. Jouir, c'est oser.

Risque

Alors évidemment ce dictionnaire, à première vue, je le voyais comme un cabinet de curiosités un peu inquiétant, une cour des miracles où l'obsédé précéderait l'acteur porno, où l'échangiste avancerait au bras de l'amateur de nylon et sur les talons de la dominatrice, laquelle aurait marqué le partouzeur à la culotte. Les histoires de sexe font toujours un peu peur. Elles créent de l'envie et de la méfiance. Ces sentiments mêlés sont délicieux. De ce point de vue, apprendre sur le sexe (et non pas apprendre le sexe) est une école de tolérance à laquelle on inscrirait volontiers les dictateurs et les peine-à-jouir.

Ce dictionnaire porte au contraire un regard amusé et empathique sur nos contemporains et la manière dont ils usent de leur liberté sexuelle. Il est tout sauf un musée du bizarre ou une machine à fabriquer de la défiance. La profusion des entrées, le style narratif, l'avalanche de détails et la bienveillance de Camille pour son sujet en font un rendez-vous privilégié avec la découverte et ce que l'être humain a de meilleur en lui : la liberté, le jeu, le plaisir et l'amour.

De A à Z, empruntez l'entrée qui vous plaira.

David Abiker

AVANT-PROPOS

En mai 2012, François Hollande est élu président de la République française. Une alternance accueillie par certains comme une libération après dix ans de gouvernements de droite. La crise économique fait rage, le taux de chômage est particulièrement élevé, les chiffres de la pauvreté n'en finissent pas de monter et les services publics ne sont pas au mieux. On le sait, les premières annonces d'un gouvernement à peine désigné servent à marquer un ton, un cap, une identité. Pourtant, les deux premiers sujets de débat qui enflamment le pays ne concernent ni l'éducation, ni la relance économique, ni la justice sociale : il s'agit du mariage pour tous et de l'abolition de la prostitution. Les mesures fiscales n'arrivent qu'en troisième position.

Il était, semble-t-il, urgent pour la ministre des Droits des femmes de pénaliser les clients de la prostitution et d'interdire ce métier jugé dégradant pour les femmes – les hommes prostitués ne semblent pas exister. Les prostitués, réunis sous la bannière d'un syndicat, se battent pour sauvegarder le droit d'exercer leur métier. D'après un sondage Louis Harris datant de juin 2012, 54 % des Français estiment que la disparition de la prostitution serait une mauvaise chose, mais ils sont 93 % à penser que c'est de toute façon impossible.

Second sujet qui divise la société, le 29 juin 2012, le Premier ministre Jean-Marc Ayrault confirme que l'engagement de François Hollande sur le mariage homosexuel sera tenu durant le quinquennat. Sans que les débats parlementaires ne soient lancés, les esprits s'échauffent, l'Église catholique de France axe la prière universelle du 15 août sur « la défense de la famille » et les pires anathèmes sont déjà lancés contre les homosexuels. Publiée en août 2012, une étude Ifop montre que 65 % des Français sont favorables à l'ouverture du mariage aux homosexuels.

Interrogé en mai 2012 par le magazine *Sciences humaines,* Jean Viard, sociologue et directeur de recherches, y explique, à propos de l'évolution de la société française : « On fait en moyenne six mille fois l'amour (pour une productivité de deux enfants en moyenne) alors que nos grands-parents faisaient mille fois l'amour

dans leur vie (pour faire dix enfants !).» Ce sont évidemment la reproduction, le désir et l'amour qui font que la sexualité prend une telle place dans l'existence de tous les êtres vivants, qu'ils soient frénétiques du sexe ou qu'ils détestent cette activité, qu'ils en soient curieux, indifférents ou que ce soit une routine. Car, sans sexe, vous n'existeriez pas. C'est ce que certaines féministes ont d'ailleurs appelé « la dictature de l'utérus ». Mieux, l'évolution du regard sur le sujet est parallèle à celle de la société en général, tant la sexualité, source de nombreux jeux de mots et d'insultes, de rêves et de fantasmes, structure cette dernière et réciproquement. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir comment le sexe est soumis à la double injonction d'être à la fois caché et encadré. Ainsi, paradoxalement, le contrôle social, politique et religieux de l'acte et des organes sexuels, profondément intimes, est le fait de ceux-là mêmes qui veulent les dissimuler.

L'égalité des sexes, les questions de genre, la transidentité, la pornographie et la prostitution sont autant de sujets de questionnements et de débats loin d'être achevés, dont l'enjeu demeure pourtant immense. À travers des mots amusants, désuets, courants, pris à contresens, tels que musique, acomoclitisme, lulibérine, villes, joydick ou vanille, ce dictionnaire veut donc dresser un tableau éclectique de la sexualité sous ses aspects reproductif, érotique, sociétal, ludique, politique, religieux et philosophique.

En écrivant ce dictionnaire résolument rock, historique et politique du sexe, j'ai souhaité retracer à travers le monde et les époques les différentes visions de la sexualité et des sexes. Souhaitant vous guider à travers un voyage aux paysages variés, vous alternerez entre des définitions très courtes qui sont autant de clins d'œil, et des entrées plus profondes pour que vous puissiez y plonger.

Cet ouvrage donne aussi à penser qu'être une femme ou un homme n'a rien de si naturel, et que l'accouplement reproductif n'est qu'un échange sexuel parmi d'autres possibles.

J'avais également envie de m'amuser et de vous emmener dans ces petites perversions qui, comme des sucreries, rendent la vie plus douce tant que l'on n'en abuse pas. Comme le dit la maxime : « La vie est trop courte pour être prise au sérieux », et le sexe aussi. Alors, ce dictionnaire est, aussi, un peu, un jeu de piste. D'abord, parce

que l'ordre alphabétique ne rime décidément à rien, les différentes thèses développées dans ce livre sont un puzzle à remettre dans l'ordre ou à laisser dans le désordre, pour le plaisir de piocher dans le sac de bonbons et d'y trouver la surprise qui fond sous la langue. Ensuite, parce que les articles sont truffés de jeux de mots plus ou moins douteux… Vous découvrirez dans la dernière partie, « Post coitum », quelques solutions aux rébus distillés ici et là.

Enfin, parce qu'il est impossible de se trouver sans se perdre un peu. Il fallait brouiller les pistes. Camille est un prénom qui convient aussi bien aux hommes qu'aux femmes. On connaît Camille Saint-Saëns, le compositeur, ou Camille Lacourt, le nageur, mais c'est la sculptrice Camille Claudel qui en a popularisé la version féminine, la plus en vogue aujourd'hui. J'ai choisi un pseudonyme épicène en espérant vous interroger : si je parle d'amour, suis-je une femme ? Si je parle de baise, suis-je un homme ? Ce dictionnaire vise à conduire les lecteurs à s'interroger sur leurs représentations autour des questions de genre et de sexualité, et à travers elles sur la société. J'espère vous apporter autant de questions que de réponses mais, surtout, amusez-vous bien, découvrez plein de curiosités et ne soyez pas trop sages. Laissez-vous aller à la découverte.

Camille

DICTIONNAIRE

A

« Comment faire pour enrichir le pays ?
Mettez la pilule en vente dans les Monoprix. »
Antoine

ABSTINENCE

Il en est de l'abstinence sexuelle comme de l'abstinence de consommation de drogue : elle suscite à la fois l'admiration et le dégoût. La chasteté serait la preuve d'une maîtrise de son corps et de ses pulsions mais aussi une forme de rejet de la convivialité et du partage, similaire en cela au refus de partager un verre de vin à l'apéritif.

Les réactions d'antipathie sur Internet lors de la publication, en 2009, du témoignage de Patrick, abstinent volontaire, attestent de cette ambivalence. Il avait consommé « trop de drogues, trop de sexe » et voulait « se dégager de son côté animal ». Patrick affirmait avoir une sexualité « calculée » (deux fois par mois) de façon à conserver un bon potentiel, sans les inconvénients d'une privation longue, à savoir : perte d'endurance physique, apathie, déphasage quasi total par rapport au monde. Selon lui, l'abstinence sexuelle contrôlée s'inscrit dans trois schémas : la question de la procréation (refus de se reproduire, de transmettre ses gènes, etc.), la maîtrise de son corps (éloignement du statut animal), la santé et l'hygiène de vie (peur des infections sexuellement transmissibles, rejet des psychotropes)★.

Le commentaire suivant résume l'incompréhension que provoque une telle démarche : « Tu le trouves pas zarbi, toi, ce Patrick qui prétend vouloir se détacher de son côté animal en se serrant les coucougnettes, tout en vouant un culte hypertrophié à son corps ? Je le trouve glacial et parfaitement dénué de qualités humaines. » Pourtant, Tolstoï disait déjà au XIX^e^ siècle que « l'amour physique ne doit pas être vu comme un état poétique élevé, mais comme un état animal dégradant pour l'être humain ».

D'une manière générale, les diverses religions ont prôné la chasteté comme un objectif de pureté : de Jean-Paul II, qui expliquait que l'amour de Dieu devait éloigner de l'amour physique « sans issue », à Gandhi, qui la cherchait comme but ultime de contrôle de soi. L'abstinence est requise chez les prêtres catholiques comme preuve de dévotion de sa vie à Dieu. Pour les hindouistes, il y a l'*ahimsâ,* pratique qui implique le respect de la vie dans toutes ses formes… jusqu'à préserver les organismes présents dans le vagin des rapports sexuels malencontreux.

« La chasteté, depuis au moins trois mille ans et dans la plupart des régions du monde, est loin d'être exceptionnelle et a rarement été considérée comme un état contre nature. Des milliards de gens l'ont choisie, d'autres ont été forcés de l'adopter », explique la psychologue américaine Elizabeth Abbott dans l'essai *No sex,* de la féministe Peggy Sastre. Aujourd'hui encore, des associations religieuses catholiques considèrent qu'il est « normal » de s'abstenir de toute activité sexuelle en dehors du mariage, voire qu'il existe une pression médiatique à la masturbation.

On peut observer les propos de Laurent Ruquier, qui a demandé à Lady Gaga dans son émission « On n'est pas couché », le 12 septembre 2009 : « Sexe, pornographie, drogue, alcool… c'est un tableau apocalyptique, quand même ? » L'animateur laisse ainsi entendre que la sexualité est considérée comme une dépravation alors que, dans le même temps, son renoncement est perçu comme un vice étrange. Cette vision négative de l'abstinence fut exprimée dès 1903 par Rémy de Gourmont, qui affirma dans *Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel* que, « de toutes les aberrations sexuelles, la pire est la chasteté » (citation curieusement attribuée à Anatole France sur la plupart des sites Internet).

L'enquête sur le comportement sexuel des Français en 2006 prouve que la privation de relations intimes est majoritairement subie. Un homme qui tient à rester anonyme témoigne ainsi d'une austérité qu'il n'a pas choisie : « J'ai eu mon premier rapport à trente ans. Depuis, j'arrive en moyenne à une relation par an, avec une durée d'une nuit le plus souvent. […] L'abstinence réduit très fortement les performances, passé un certain âge, et la drogue et le tabac n'aident en rien à les retrouver, au point qu'aujourd'hui je ne peux répondre positivement aux propositions de personnes qui peuvent avoir un lien avec le monde dans lequel j'évolue, afin d'éviter que ma différence se sache et qu'elle réduise à néant mes quelques progrès. Je ne peux que rencontrer des inconnues, ce que ma timidité m'empêche de faire. Ma seule joie est de ne pas mourir idiot. Pour le reste, la solitude et la masturbation restent mon lot quotidien, avec un sentiment sexuel proche de celui du prisonnier★. »

Malgré tout, pour quelques pervers assumés, l'abstinence est un jeu dont l'objectif est directement de nourrir les relations amoureuses et sexuelles. Sur un plan romantique, il peut s'agir

d'augmenter le désir, par exemple, pour un homme, en portant une cage de chasteté dont seule la maîtresse et amante détient les clefs.

★ Entretien avec l'auteur, avril 2009.

Lire aussi : Asexuel, BDSM, Cage de chasteté, Grève, Jean-Paul II, Perversion, Religion

ACOMOCLITISME

L'acomoclitisme désigne l'attrait fétichiste pour les pubis glabres. C'est une paraphilie. Les perversions se définissant en marge de la norme, il est aujourd'hui difficile de distinguer une personne qui éprouve individuellement un désir particulier pour les sexes épilés de l'acomoclitisme qui s'exerce sous la pression de la société tout entière pour l'épilation intime. En réalité, si l'épilation intégrale du maillot était une coutume au Moyen Âge ou dans l'Égypte ancienne, ce n'est que récemment qu'elle est redevenue une norme.

Pour revendiquer le titre d'acomoclitiste, il faut donc en faire une affaire personnelle et que le sexe épilé soit une source particulière de désir et de plaisir. La face perverse de cette inclination trouve son origine dans le rapprochement que l'on peut faire entre un sexe intégralement épilé et un sexe d'enfant. La pratique de l'épilation peut aussi revêtir une signification humiliante : dans la Grèce antique, l'épilation du pubis d'une femme pouvait être infligée pour la punir, telle la tonte des cheveux de celles accusées d'avoir « fauté avec l'occupant » à la Libération, en 1945.

Lire aussi : Cap d'Agde, Fétichisme, Paraphilie, Perversion, Poil

AIR SEX

Vous êtes dans le métro. Sur le quai d'en face, un voyageur, des écouteurs dans les oreilles, mime le solo d'une guitare endiablée. Non sans étonnement, vous venez d'assister à une performance d'Air Guitar, pratique immémoriale officialisée en 1996 avec la création, par les étudiants du département audiovisuel des Arts déco d'Oulu, en Finlande, d'un championnat mondial du genre lors du Oulu Music Video Festival. On peut y voir chaque année les meilleurs branleurs et branleuses de manches virtuels.

Au Japon, en revanche, c'est tout autre chose que les jeunes fantasment d'astiquer. Car, dans l'archipel, le sexe est une activité de moins en moins pratiquée. Les couples, après la naissance de l'enfant, ne voient plus de raison valable d'entretenir une vie sexuelle et la pression économique ou professionnelle laisse de toute façon peu de temps à la gaudriole. Les femmes, désireuses autant que les hommes de réussir une carrière, n'en restent pas moins encore en charge de l'éducation des enfants, si bien qu'elles se montrent les premières réticentes à l'idée de fonder une grande famille. Résultat : le taux de fécondité a chuté à 1,3 enfant par femme, alors qu'un minimum de 2,1 est requis pour assurer le renouvellement des générations.

Sugisaku Jtaro, citoyen japonais, est l'une des victimes de cette situation. Lui et ses amis, frustrés par leur abstinence forcée, se sont mis lors de soirées très arrosées à mimer les actes sexuels dont ils étaient privés : l'Air Sex, stade ultime de la désexualisation, était né. La réputation de leurs séances gesticulatoires a rapidement dépassé le cercle de leurs amis ; début 2007, ils ont organisé le premier concours d'Air Sex. Les participants étaient pour la plupart des puceaux ou des hommes inexpérimentés et leurs Air performances ne masquaient pas leur manque de pratique réelle. Les compétitions de ce type, à l'instar de celles d'Air Guitar, se sont vite exportées, d'abord aux États-Unis (à Austin, au Texas), puis en France, où un premier championnat d'Air Sex a été organisé en novembre 2010, au cinéma parisien Nouveau Latina, par le collectif Absurde Séance. L'expérience n'a remporté pourtant qu'un succès mitigé : si les spectateurs étaient nombreux au rendez-vous, seuls quelques rares courageux ont osé monter sur scène pour des performances improvisées qui, faute de préparation, ont cruellement manqué de théâtralité. Comme son modèle, l'Air Sex est meilleur avec des préliminaires. L'expérience a été rééditée en 2011, lors du festival culturel érotique Pigalle, avec plus de participants et plus de succès. Nul doute que, comme toute pratique, en particulier l'Air Guitar, elle connaîtra des compétiteurs de haut niveau qui l'amèneront vers de nouveaux types de performances.

Lire aussi : Japon

ALBUM DE LA COMTESSE (L')

« L'Album de la comtesse » est une rubrique de l'hebdomadaire *Le Canard enchaîné,* constituée de trois paragraphes de contrepèteries, dont seul le premier est en lien direct avec l'actualité. Elle perpétue la tradition française du contrepet qui voit, depuis le XVI^e^ siècle, les amateurs de bons mots jouer avec la langue pour mieux distiller des grivoiseries. Joël Martin, directeur de cette section depuis 1984, définit la contrepèterie comme « l'art de décaler les sons que débite notre bouche ». Concrètement, il s'agit de permuter certains phonèmes ou syllabes d'un énoncé a priori anodin pour en révéler l'indécence cachée. La contrepèterie serait en quelque sorte une phrase innocente qui ménagerait pour les esprits alertes l'effet kiss cool.

Il existe en anglais des contrepèteries, sous le nom de *spoonerisms,* mais beaucoup moins qu'en français, qui regorge de mots courts, ne possède pas d'accent tonique empêchant certaines permutations et se prête donc davantage que d'autres à la contrepèterie. Ainsi, il n'est pas étonnant que Rabelais en fût l'illustre inventeur : on recense les deux premiers exemples connus du genre dans *Pantagruel,* dont la célèbre « femme folle à la messe » fit florès. La Fontaine, deux siècles plus tard, usa également de la contrepèterie pour se moquer des puissants et parler de sexe sans s'attirer les foudres des censeurs religieux. Plus récemment, pendant la Seconde Guerre mondiale, les membres de la France libre les employèrent afin d'égayer les messages émis par Radio Londres aux résistants tout en brouillant l'écoute de l'occupant allemand. On en trouve un exemple dans le film *Papy fait de la résistance,* où Julien Guiomar, alias le colonel Vincent, annonce par téléphone à l'un de ses complices : « Le cuisinier secoue les nouilles. »

Pour faire une bonne contrepèterie, trois interlocuteurs seraient nécessaires : le premier qui la prononce, un autre qui la saisit et le dernier qui ne la comprend pas. De nos jours encore, dans le monde du travail, certains s'amusent, pour planifier une réunion, à laisser « le choix dans la date » à leurs interlocuteurs : invariablement, certains sourient quand d'autres se précipitent sur leur agenda pour vérifier leurs prochaines disponibilités.

Lire aussi : Baise-en-ville, Censure, Ville

ANONYMAT

L'anonymat est une obligation pour de nombreuses personnes impliquées dans des domaines ayant trait à la sexualité.

La contrainte est d'abord sociale pour les prostitués, quand on sait que leurs enfants, une fois majeurs, peuvent être considérés comme proxénètes si leur parent leur donne de l'argent de poche issu de services sexuels ou s'ils vivent simplement sous un toit familial financé par les revenus de la prostitution. Comme me l'expliquait un homme qui a longtemps travaillé comme « Maîtresse » et qui compte parmi les fondateurs du Strass (Syndicat du travail sexuel) : « Toute personne tiers qui reçoit de l'argent de la prostitution est un proxénète, même lorsqu'il s'agit de mon fils que je nourris. » L'anonymat est alors imposé par l'ambiguïté de la position de la France vis-à-vis de ces professions.

Cette obligation se retrouve dans de nombreux autres corps de métier qui n'ont rien à voir avec la sexualité. Les plus touchés sont les fonctionnaires et les professions libérales « à ordre » (avocats, médecins, architectes, géomètres, etc.). En effet, pour les premiers comme pour les secondes, toute publicité de leur sexualité est considérée comme une atteinte à la réputation de l'ensemble de la profession. Régulièrement, des femmes ayant tourné un film pornographique dans leur jeunesse ou publié sur la toile des photos d'elles nues sont renvoyées de leur poste d'institutrice ou d'agent de police. De nombreux documents de la fonction publique décrivent cette disposition : « L'obligation de réserve impose aux agents publics d'éviter en toutes circonstances les comportements susceptibles de porter atteinte à la considération du service public par les usagers. » Ainsi, en 2006, un père a reconnu l'institutrice de son fils dans le magazine qu'il utilisait pour se masturber. Il a porté plainte et a gagné son procès : l'institutrice a été renvoyée. Peut-être, comme beaucoup, ne pouvait-il fantasmer que sur une inconnue ? Et il n'avait probablement pas supporté que son objet de fantasme soit une vraie femme, dont le rôle est en outre éducatif.

Selon l'article 3 du Code de déontologie médicale (qui est aussi l'article R. 4127-3 du Code de la santé publique), « le médecin doit, en toutes circonstances, respecter les principes de moralité, de probité et de dévouement indispensables à l'exercice de la

médecine ». Une femme médecin qui fréquentait « publiquement » des clubs SM a été rayée de l'ordre pour « conduite immorale ». Nombreux sont les exemples de drames individuels dans la vie de personnes dont les activités à caractère plus ou moins sexuel ont été connues.

Pour les fonctionnaires, l'idée qui prévaut est celle d'un « devoir de réserve » pour « ne pas embarrasser la collectivité qui emploie ». Les métiers « à ordre » font grand cas de l'exemplarité. La consultation de la jurisprudence montre que les femmes sont les plus touchées par la justice, viennent ensuite les hommes homosexuels puis les hommes hétérosexuels. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées. La première est que le contrôle social s'exerce plus fortement sur les femmes que sur les hommes et qu'un même acte sera considéré comme déviant pour une femme mais admissible pour un homme. Cette différence de traitement serait favorisée par le fait que les hiérarchies sont majoritairement masculines. Ainsi, l'empathie entre mâles accentue la solidarité et l'homme ne sera pas banni par ses pairs. Une illustration de ce phénomène est apparue lors de l'affaire Strauss-Kahn, lorsque son ami et éditorialiste Jean-François Kahn a utilisé l'expression malheureuse de « troussage de domestique ». Une seconde explication de ce déséquilibre des jurisprudences est que les hommes aux conduites sexuelles déviantes seraient tout de suite soupçonnés de délinquance et arrêtés non pour manquement à l'obligation de réserve mais pour des infractions pénales (un maire qui se baladait en porte-jarretelles sur une plage notoirement échangiste a ainsi été accusé d'exhibition).

Écrire sur la sexualité ou même faire des photos dénudées est autorisé pour un fonctionnaire, à partir du moment où celui-ci met tout en œuvre pour maintenir son anonymat et la séparation de ses activités. Les cumuls d'emploi sont autorisés : « Ils peuvent librement produire des œuvres de l'esprit […] à condition de respecter l'obligation de réserve, les obligations de secrets et de discrétion professionnelle.» Il en est de même pour un avocat ou un médecin dont l'anonymat protégera aussi bien sa propre réputation que celle de ses clients ou patients. La plupart des blogueurs médecins ou avocats gardent précieusement leur anonymat pour conserver leur liberté d'expression.

Pour certains, l'anonymat est une source d'excitation, que ce soit les glory holes ou les masques qui permettent de se sentir libre d'agir. Mais pour beaucoup l'anonymat est avant tout une obligation et le risque d'être découvert devient alors une source d'angoisse : nombre d'internautes ont dû cesser leur activité professionnelle et leur blog après avoir été dénoncés.

Lire aussi : Glory hole, Loi, Prostitution, Strass

APPLE

Les Mac portent mal leur nom. Contrairement aux proxénètes, ils font tout pour qu'on ne puisse pas croquer dans la pomme.

À force d'être loué pour son ergonomie et de voir grandir la foule de ses adeptes, Apple a semblé croire que son aura était d'essence divine, à l'image de feu son charismatique dirigeant Steve Jobs, entré dans la légende, souvent considéré comme un dieu par ses nombreux fans ou par la presse. Et qui dit divin, aux États-Unis en particulier, dit : « Pas de sexe. » Dommage donc pour les utilisateurs sexués de l'iPhone.

Bien que basé en Californie, un état réputé plus permissif que les autres, Apple interdit allègrement toutes les applications « non conformes ». Plus explicitement est « non conforme » ce qui, de près ou de loin, a trait au sexe. Que la forme soit pornographique, ludique ou culturelle ne change rien.

Comme outil de censure, Apple utilise l'App Store, qui théoriquement doit permettre d'accéder à l'ensemble des programmes développés pour le téléphone. Mais la marque à la pomme s'est réservé le droit de ne pas accepter une « appli » dans les rayons de son magasin virtuel et ce, de manière arbitraire.

On peut comprendre que des applications pouvant mettre en péril la sécurité des données soient supprimées. Néanmoins, on s'interroge toujours sur le danger qu'encouraient les utilisateurs d'iBoobs. Cette application permettait d'observer une paire de seins remuant sur l'écran du téléphone au gré des mouvements de l'appareil. Refusée par Apple, elle est revenue de façon détournée sous la forme d'un pudding qui s'ébranle, comme une lourde poitrine, quand on secoue l'iPhone.

Cette censure au nom des bonnes mœurs est loin d'être un cas unique sur l'App Store. David Carnoy, auteur du roman *Knife Music,* a ainsi dû revoir le contenu d'un de ses livres qui avait le malheur de contenir le mot *fuck*. Ce roman n'a d'ailleurs pas été la seule victime du mot à quatre lettres qui choque tant les Américains. Une société, Myriad, qui permettait d'accéder au dictionnaire en ligne WordReference, avait créé une application qui fut également rejetée pour obscénité : on pouvait traduire des gros mots. *Shocking!*

Toujours au XXIe siècle, au pays de la technologie qui ressemble terriblement à l'ère victorienne, une application nommée Eucalyptus a été retirée. Elle donnait accès à l'ensemble de la base de données du Project Gutenberg, une bibliothèque de livres libres de droits. Problème : elle permettait de consulter l'ouvrage hautement subversif qu'est le *Kama-sutra*. Le tollé qui a suivi la décision d'Apple a contraint la société à lever l'interdit dont elle avait frappé Eucalyptus.

En 2009, des utilisateurs ont cru qu'Apple avait finalement décidé d'entrer dans l'âge adulte. En effet, une application (Hottest Girls) permettait d'afficher d'accortes demoiselles plus ou moins dénudées sur son iPhone. Enfin une application un peu « sexe » qui évitait la censure d'Apple ! La nouvelle a fait grand bruit dans la presse en ligne et beaucoup de gens s'en sont réjouis. C'est d'ailleurs à ce moment-là que j'ai acheté mon iPhone. À n'en pas douter, quand Apple (qui a répondu à mes questions par un silence assourdissant) a su qu'un être aussi pervers avait mis la main sur son instrument sacré à cause d'une application ayant échappé à sa vigilance, elle a rapidement été retirée à son tour.

La pureté de l'App Store est désormais restaurée et la censure d'Apple préserve encore, au moment d'écrire ce dictionnaire, ses millions d'utilisateurs des flammes de l'enfer.

Lire aussi : Censure, Facebook, Géolocalisation, Google, Interdit, Jean-Paul II, Obus, Protection des mineurs

ASEXUEL

La notion d'asexualité est loin d'être univoque et limpide. Comme beaucoup de mouvements émergents, elle regroupe des courants

différents. De manière générale, le désir érotique des asexuels, qui peut exister, n'a pas d'objet ni de sujet.

Curieusement donc, le *a* privatif d'« asexuel » ne désigne pas quelqu'un d'abstinent, mais celui dont la sexualité n'est dirigée (ou connectée) ni vers les hommes ni vers les femmes. En 1886, Richard von Krafft-Ebing publia la *Psychopathia sexualis,* ouvrage dans lequel il stigmatise « l'anesthésie » ou « le manque de penchant sexuel » comme une maladie. La première mention de l'asexualité en tant qu'orientation ou forme de sexualité à part entière date quant à elle seulement de l'après-guerre, avec les rapports Kinsey sur les comportements sexuels de ses contemporains. De la même façon qu'une personne peut se dire homosexuelle, hétérosexuelle ou bisexuelle en l'absence de partenaire, elle peut se définir comme asexuelle, y compris alors qu'elle a effectivement une sexualité – que ce soit la masturbation ou des rapports sexuels avec autrui –, dans la mesure où elle considère qu'elle n'a pas de désir sexuel dirigé vers un ou une autre. Les asexuels représenteraient 1 % de la population. D'après l'étude sur le comportement sexuel des Français de 2006, l'absence de sexualité dans un couple viendrait majoritairement des hommes, bien que les recherches menées par l'Américain Anthony Bogaert montrent que les asexuels sont plus souvent des femmes religieuses, peu éduquées et à la puberté tardive. Les chercheurs Prause et Graham, en 2007, ont eux prouvé que les asexuels ressentent moins de plaisir pendant la bagatelle et ont encore moins souvent connu l'orgasme.

Dès lors, l'asexualité est considérée comme une dysfonction liée à un trouble du désir – manque d'attrait pour une sexualité vécue comme peu satisfaisante ; elle est de nos jours classée dans le *DSM* (*Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*). Depuis le dernier en date, en 2004, le corps médical a décidé de s'attaquer à l'asexualité des hommes grâce au Viagra – même si l'effet premier du Viagra est de faciliter une érection, que l'on peut qualifier de mécanique, laquelle chez certains ne s'accompagne pas forcément de l'apparition du désir – et tente de « résoudre » celle de femmes (qui n'ont rien demandé pour la plupart d'entre elles) grâce à une autre molécule (le Tadalafil). La caractérisation de l'asexualité en tant que trouble mental est récente et

fluctuante : pendant des années, en effet, l'asexualité, perçue comme la forme supérieure de l'abstinence, était au contraire un objectif à atteindre.

Dans les années 2000, parallèlement à la prescription toujours plus pressante d'une sexualité « saine », certains asexuels décidèrent donc de former une communauté de militants plus ou moins visible, ce qui donna naissance au mouvement A-pride, revendiquant avec fierté l'asexualité comme orientation sexuelle à part entière, preuve de bonne santé de l'individu et du couple. En 2001, David Jay créa le réseau Aven (Asexual Visibility and Education Network, « réseau d'éducation et de visibilité des asexuels ») pour que, tels les homosexuels, les asexuels ne soient plus considérés comme des malades. Encore aujourd'hui, il œuvre pour lever une confusion entre l'abstinence (reconnue et encouragée de longue date) et l'asexualité (désormais perçue comme une perversion, surtout au sein du mariage), fort du constat que les asexuels peuvent vivre en couple sans avoir d'envies sexuelles et qu'ils séparent, tout comme les queers dont certains disent faire partie, sexualité et amour. Cette position donne lieu à de nombreuses questions existentielles, telles que : l'infidélité existe-t-elle lorsqu'il n'y a pas de sexualité ? Ou : comment distinguer une relation amoureuse non sexuelle d'une amitié profonde ? Pourtant, « la plupart des personnes asexuelles sont capables d'avoir une relation sexuelle, de même qu'avec la masturbation certaines trouvent le sexe agréable. Si vous utilisez le sexe comme moyen d'exprimer une attraction sentimentale ou émotionnelle (c'est-à-dire de l'amour) alors que vous n'avez pas envie d'avoir une relation sexuelle avec cette personne, cela ne contredit pas une identité asexuelle », explique le forum francophone d'Aven. Finalement, une des plus grandes difficultés des asexuels est de se trouver une réelle raison d'exister en tant que mouvement : « Personne n'a d'hostilité particulière envers nous. Au pire, les gens pensent que nous devons être "réparés". Mais personne ne trouve l'asexualité "dégoûtante" ou "sale" », insiste David Jay. Pour autant, les asexuels aimeraient qu'on ne les considère plus comme d'étranges asociaux mais comme des femmes et des hommes qui n'apprécient pas l'activité sexuelle au même titre que d'autres activités, tel le tennis.

Comme l'explique Peggy Sastre dans son ouvrage *No Sex*, en 2010 : « Manifester un goût peu prononcé pour la chose prend des allures de tare à soigner. » Et l'écrivain de regretter : « Si tout le monde peut faire ce qu'il veut de son cul, quel danger y aurait-il à ne rien en faire du tout ? »

Lire aussi : Abstinence, Binge sexe, Bisexualité, Étude, Hétérosexualité, Homosexualité, Kinsey (Alfred), Pansexualité, Polyamour, Queer, Straight Edge, Viagra

AUDIARD, Michel

Les dialogues de films écrits par Michel Audiard restent fameux. « La pire maladie des hommes, c'est de donner tout son amour à une seule bonne femme », fait-il notamment dire à Jean Gabin dans *Le Pacha*. On ignore s'il voulait dire par là que le polyamour est préférable à l'exclusivité amoureuse, ou bien que donner tout son amour à une femme est du gâchis.

Quoi qu'il en soit, les personnages féminins portent rarement la culotte dans ses films : nombreux seraient ceux qui ne passeraient pas le test de Bechdel, qui donne en quelques questions des indications sur le sexisme d'un film. Quand la fille de Louis, dit « Le Mexicain », entre dans la cuisine des *Tontons flingueurs* et qu'elle ose mettre la main sur l'argent sale déposé sur la table, Francis Blanche lui attrape violemment le poignet et lui crie convulsivement, dans une réplique célèbre : « Touche pas au grisbi, salope ! » De son propre aveu, Audiard n'arrivait pas à donner aux femmes des rôles dignes de ce nom : « On dit que je ne sais pas faire parler les femmes. Que j'en fais toujours des connes ou des salopes. Qu'est-ce que vous voulez… Je ne peux pas m'identifier et me faire croire que je pense sous des nattes. »

La langue d'Audiard, souvent argotique et fleurie, désamorce la révolution sexuelle par son bon sens populaire, que d'aucuns qualifieront de franchouillard. Ses films sont d'ailleurs dépourvus de tension sexuelle et d'enjeux de séduction, puisque ses personnages de femmes sont généralement réduits au statut d'objet.

Dans la bouche d'Audiard, le sexe ne peut être que drôle, jamais excitant. L'exemple le plus marquant, c'est celui des *Morfalous*.

Quand François Perrot, qui joue l'époux de Marie Laforêt, meurt électrocuté en urinant sur une ligne à haute tension, le dialoguiste fait dire à cette dernière : « C'est bien la première fois qu'il fait des étincelles avec sa bite. » De fait, pas d'étincelles sexuelles dans les films d'Audiard, alors que ses dialogues sont parfois jouissifs.

Lire aussi : Bechdel (Alison), Polyamour, Yanne (Jean)

B

« Le palindrome est une façon de sodomiser le langage. »
Hans Bellmer

BACKROOM

Littéralement « salle arrière » en anglais, *backroom* est le nom donné aux arrière-salles des clubs de rencontres sexuelles entre gays. Par extension, on appelle « backroom » les boîtes qui laissent une telle place aux espaces de convivialité que leur « frontroom » n'existe presque pas. Par exemple, Le Dépôt, club du marais parisien, est considéré comme la plus grande backroom d'Europe.

Lire aussi : Chandelles, Club échangiste

BAISE-EN-VILLE

Le baise-en-ville est un sac pour homme destiné à une escapade en ville, le temps d'une nuit hors du domicile, contenant le strict minimum pour avoir de discrètes relations sexuelles. Par extension, le terme désigne simplement un sac à main.

Mais la campagne le dispute à la ville : le vocabulaire le plus riche en ambiguïtés se trouve chez les animaux. Les cochons et les cochonnes, mammifères qualifiés de sales, peuvent être des êtres humains trop portés sur la chose. Les chiennes, elles, se font engrosser par n'importe qui. Les chauds lapins se reproduisent à une vitesse phénoménale. Les chattes sont de doux félins un peu indépendants qui raffolent des caresses et en ronronnent de plaisir. Les cougars sont des fauves qui fondent vivement sur leur proie, comme les femmes d'âge mûr initiant des hommes encore verts. Les poules se font entretenir dans la basse-cour. Les étoiles de mer ne font rien et ne bougent pas trop, les étalons sont avantageusement dotés pour la reproduction…

Si le serpent n'était pas un symbole phallique, celui du péché par excellence, il nous faudrait manger des moules pour réaliser que le monde animalier est loin d'être asexué.

Il existe nombre d'autres mots qui évoquent instantanément la sexualité alors que leur sens premier en est très éloigné. C'est le cas des termes concernant la vision : les nyctalopes et les presbytes ne sont pas de vulgaires pervers, pas plus que les amateurs de pipes ou les marins qui s'amarrent à leur bitte. Encore eût-il fallu que je le susse !

Lire aussi : Album de la comtesse, Insulte, Milf, Ville

BARBE (La)

« La barbe ! » C'est le cri de ralliement d'un groupe féministe créé en 2008 et dont les actions visent à dénoncer le manque de représentativité des femmes dans les cercles de pouvoir. Affublées de barbes postiches, les militantes de La Barbe ont ainsi fait irruption dans de nombreuses réunions publiques (associations d'intellectuels chrétiens, Grand Orient de France, etc.) ainsi que lors de conseils d'administration de grands groupes (Crédit agricole, L'Oréal, EDF, etc.) pour ironiquement féliciter ces assemblées masculines d'avoir su résister au « fléau de la parité hommes/femmes ». Les participantes sont généralement silencieuses mais tiennent des pancartes ou distribuent des tracts.

La Barbe a déclenché une polémique d'envergure lors du festival de Cannes 2012. Dans un manifeste publié par le journal *Le Monde,* elles ont pointé du doigt le fait que les vingt-cinq films sélectionnés en compétition officielle avaient été réalisés par des hommes. Interrogée à ce propos, Bérénice Bejo, actrice dans *The Artist* et maîtresse de cérémonie du festival, a estimé que cette action n'avait pas lieu d'être. « Il y a des choses que les femmes font mieux, peut-être, que les hommes. Il y a beaucoup plus d'infirmières que d'infirmiers. C'est le côté, je pense, maternel, la douceur d'une maman. » Les féministes ont apprécié.

Lire aussi : Acomoclitisme, Bechdel (Alison), Genre (théorie du), Poil

BAREBACK

Bareback est un mot anglais qui désigne le « sexe non protégé ». À l'origine, ce mot définissait la pratique de l'équitation sans selle.

Le bareback s'oppose à la pratique du sexe avec préservatif. La découverte du virus du sida fut accompagnée d'un usage en masse du préservatif pour tenter de contenir la propagation mortelle du virus. Nombre de campagnes de prévention eurent pour effet, avec plus ou moins de succès selon les moyens mis en œuvre dans les différents pays du globe, de faire accepter aux populations l'idée – toujours fragile – selon laquelle le sexe sans préservatif doit à tout prix être évité avec un partenaire que l'on ne connaît pas ou peu, voire évité tout simplement.

Néanmoins, dans le courant des années 1990, les pays occidentaux virent émerger certains mouvements gays revendiquant leur pratique du bareback pour des raisons très diverses : fatigue des discours incessants sur le préservatif, inutilité supposée du préservatif entre partenaires déjà infectés par le virus ou rébellion d'une communauté constamment stigmatisée (le sida ayant été surnommé par certains le « cancer gay » lors de son apparition). Plus tendancieux encore, certains militants barebackers professent que le sexe sans préservatif, accompagné du risque de contamination, permet de conjuguer pulsion sexuelle et pulsion de mort, théorisées par Freud puis par Lacan. Les progrès des dernières années en matière de traitement de la maladie – notamment avec l'apparition de trithérapies – a aussi pu donner l'illusion que le sida n'était plus une maladie grave et mortelle, et que la vigilance pouvait être relâchée.

L'émergence du discours bareback a profondément divisé Aides et Act Up, deux associations de lutte contre le sida. Alors qu'Act Up eut une position très ferme à l'égard du bareback, pointant les risques encourus (transmission de l'hépatite C, doute sur le statut sérologique des partenaires), Aides eut tendance à accompagner cette pratique plutôt que de la condamner, par exemple en organisant des groupes de parole de barebackers.

Le sexe sans préservatif est aujourd'hui une pratique fantasmée et idéalisée. Deux partenaires réguliers se passent du préservatif après quelques mois (semaines ?) de relations et des tests sanguins afin de se rassurer mutuellement sur leur absence d'infection sexuellement transmissible. Mais cela présuppose que les deux partenaires respectent l'exclusivité sexuelle à laquelle ils se sont obligés, voire qu'ils aient d'autres partenaires mais avec lesquels le préservatif s'impose systématiquement. Or si l'un des deux *faute* sans protection, sous le feu de l'excitation de l'adultère, serait-il en mesure de l'avouer à son partenaire ? « Chéri(e), j'ai glissé sans capote, donc c'est un peu chaud, ce serait mieux si on utilisait à nouveau des préservatifs quand on couche ensemble, le temps d'une nouvelle analyse sanguine. » Impossible à avouer dans la plupart des couples. D'autant qu'il est considéré comme normal pour les couples de se passer de préservatif au bout de quelques mois de relation.

Certains tenants du bareback qualifient aussi le préservatif de « contraignant », voire de « réducteur de sensations ». Le préservatif est également, pour certaines personnes, une solution impossible à envisager à cause d'une allergie au latex ou parce que les tailles standard des préservatifs dans le commerce ne sont pas adaptées à leurs mensurations. Des solutions existent pourtant, allant du préservatif en polyuréthane (sans latex) au préservatif sur mesure. La marque TheyFit propose par exemple des préservatifs de quatre-vingt-quinze tailles différentes, combinant toutes les largeurs et les longueurs possibles. Certains hommes dont la taille de pénis est atypique et qui ont testé le préservatif sur mesure après avoir utilisé des préservatifs de taille standard durant des années y ont largement trouvé leur compte. « Je flottais dans les préservatifs de taille normale, maintenant j'ai enfin des sensations », raconte l'un d'eux, quand un autre, se lamentant que ses préservatifs étaient toujours trop petits, estime qu'il peut maintenant enfiler ses capotes « sans difficulté et sans me sentir trop serré ». D'autres marques, My.Size pour ne pas la nommer, se préoccupent également de savoir si un pénis est en forme de fleur, cintré ou droit, pour proposer les préservatifs qui procureront le meilleur confort et les plus belles sensations.

Un des vecteurs majeurs de promotion du sexe sans préservatif est l'industrie pornographique. Lou Charmelle, actrice X française, racontait ainsi en 2010 : « Il est, hélas, presque impossible maintenant de tourner à l'étranger avec protection systématique. C'est pour cela que j'ai mis du temps à me décider avant d'aller travailler à Budapest★. » Dans un milieu où acteurs et actrices rencontrent un nombre élevé de partenaires sexuels (sans compter les partenaires hors caméra), on pourrait s'étonner de l'absence régulière de préservatifs à l'écran, même si les contrôles sanguins sont nombreux et rigoureux. Car le sida n'est pourtant pas le seul risque encouru : en août 2012, l'industrie pornographique californienne a dû suspendre tous les tournages en cours après qu'une dizaine de cas de syphilis ont été détectés parmi ses membres. Katsuni, actrice X qui écrit régulièrement des chroniques sur les sites Internet des *Inrockuptibles* et Le Plus du *Nouvel Observateur,* défendait pourtant en février 2012 cette liberté de choix en ces termes : « Si les films pornographiques peuvent, au même titre que le cinéma, la musique, les jeux vidéo

et tout produit de divertissement, avoir une influence sur leur public (en particulier si celui-ci est jeune et pas assez informé pour prendre suffisamment de distance), il reste un outil masturbatoire, un stimulant sexuel, il n'est pas un modèle, il n'est pas un guide, à moins qu'il ne se revendique, dans certains films spécifiques, didactique.» Elle professe ainsi que les spectateurs de films X «préfèrent les films sans préservatifs car [ils reflètent] une sexualité plus fantasmée». On peut faire un parallèle avec les cascadeurs dans les films d'action : n'essayez pas chez vous.

★ Entretien avec l'auteur.

Lire aussi : Chlamydiae, IST, Latex, Préservatif, Préservatif féminin, Sida, Syphilis

BDSM

BDSM est l'acronyme de bondage-discipline, domination-soumission, sadomasochisme. On parle respectivement de relation BD, D/s et SM.

Les jeux BDSM sont très nombreux et incluent les fétichismes, les perversions, les humiliations, les jeux cérébraux de domination. Certains protagonistes les agrémentent de rituels religieux au cours desquels les pratiquants utilisent la souffrance (autoflagellation, privation de nourriture, etc.) pour entrer en transe.

Le terme «BDSM», apparu dans les années 1990, regroupe différentes pratiques sexuelles, déviantes des normes classiques entre deux personnes, où l'une joue un rôle «sous» (soumise, masochiste, attachée, etc.) et l'autre un rôle «sur» (dominante, sadique, attacheuse, etc.). Lorsque les rôles ne sont pas constants et qu'un partenaire est tantôt soumis, tantôt dominant, on parle de partenaires «switch».

Dit autrement : «Le BDSM, c'est pute et soumis si je veux», affirme avec un poil de provocation un pratiquant. Quelques amateurs du genre ont monté le forum Internet BDSM ou abus, dans le but d'ouvrir «un lieu d'écoute et d'aide aux victimes de violences psychologiques ou physiques dues aux dérapages du BDSM et ce, quels que soient leur sexualité (hétéro, bi, homo) et leur sexe (homme, femme, transgenre)». BDSM ou abus est

également un lieu de prévention et d'information pour une pratique sécurisée, saine et consensuelle, responsable et respectueuse des individus. Dans ce cadre, le forum s'implique aussi activement dans la lutte contre le sida et les infections sexuellement transmissibles. La sécurité des pratiquants est son principal souci.

Safe, sane and consensual (« Sécurisée, saine et consensuelle »), c'est la pratique BDSM qui tend à se répandre ces dernières années. En attestent, entre autres, les soirées organisées dans toute l'Europe (Torture Garden à Londres, festival X-plore à Berlin, Nuits fétichistes à Paris, etc.) et la création, en 2008, de l'association PariS-M (prononcez « Paris s'aime ») qui organise des dîners pour enseigner les préceptes de la contractualisation aux novices et échanger les astuces sur n'importe quel sujet déviant.

C'était déjà dans une optique de sécurisation et d'écoute réciproque que Leopold von Sacher-Masoch, écrivain autrichien du XIX^e^ siècle qui a donné son nom au masochisme, rédigeait et signait un contrat avec ses dominatrices. Aujourd'hui, l'usage d'un *safe word* (« mot de sécurité ») est recommandé pour s'assurer de l'accord et de la sécurité des pratiquants. De fait, il arrive parfois dans certaines mises en scène que le mot « non » fasse partie du jeu, notamment lorsqu'il est prévu que la personne soumise feigne de résister aux injonctions. Il faut alors un autre mot, sans lien avec le contexte, pour identifier un vrai refus. Par exemple, Felix Ruckert a proposé à ses stagiaires de l'atelier « BDSM, l'art de jouer » d'utiliser son prénom pour opposer un non définitif à une expérience non souhaitée. Plus couramment, à l'image des feux tricolores, le code « vert/orange/rouge » permet d'indiquer sans risque de confusion « vas-y, j'aime ça/je n'aime pas la tournure que prennent les événements mais je la supporte/arrête immédiatement ».

Dans son essai *La Domination féminine* paru en 1995, Gini Graham Scott dénonce à travers un témoignage qu'elle a recueilli les limites d'une relation BDSM non consensuelle : « Quand Travis commença à réaliser les fantasmes qu'il avait depuis longtemps, il dit à une dominatrice professionnelle qu'il pouvait tout supporter, y compris une douleur intense. Elle le fouetta donc sévèrement et, bien qu'il la suppliât d'arrêter, elle ignora ses plaintes comme s'il s'agissait de réplique d'une comédie, ce qui effectivement est souvent le cas.

Mais alors qu'une femme dominante expérimentée observe le langage corporel de l'homme pour différencier les plaintes authentiques, cette femme ne fit pas attention et continua à frapper. Pour Travis, la séance fut une expérience affreuse et il garda durant deux semaines de larges marques rouges.»

En fait, le philosophe Gilles Deleuze explique que le terme «sadomasochiste», inventé par Freud, est un contresens : un vrai sadique apprécie la douleur de l'autre «et en jouit d'autant plus que la victime n'est pas consentante», ce qui n'est pas le cas des relations masochistes au sens de Leopold von Sacher-Masoch qui, au contraire, indiquait à ses «bourreaux» ce qu'il attendait d'eux, dans une soumission toute volontaire.

En général, les «dominas» sont des femmes ou des travestis, même si les hommes non travestis peuvent parfois en être. Le fait est que, en France, les hommes célèbres qui ont dominé à titre professionnel, comme Maîtresse Nikita ou Maîtresse Gilda, exerçaient vêtus de vêtements «féminins» et se faisaient appeler «Maîtresse». Selon un contributeur de Wikipedia, «certains donjons internationaux sont organisés par des dominatrices expérimentées qui savent choisir leur personnel. D'autres ne sont que de vulgaires maisons de passes appartenant à la mafia. Avec des dominatrices plus ou moins bien formées, dont certaines ne sont ni bonnes psychologues ni bien attentionnées. Fort heureusement, ces dominatrices ne font pas carrière.»

Felix Ruckert vise trois objectifs lorsqu'il propose des stages autour du BDSM et de l'exploration corporelle et sexuelle : 1) permettre aux adultes de s'amuser, de construire un cadre dans lequel les grands enfants qu'ils sont restés peuvent se laisser aller et où les explorateurs qui sommeillent en eux peuvent se découvrir de nouvelles facettes et en découvrir chez l'autre ; 2) améliorer la connaissance de leur corps et du corps de l'autre, mieux se comprendre, atteindre les limites entre plaisir et souffrance, tant sur un plan philosophique que somatique ; 3) les amener à acquérir une certaine maîtrise des enjeux politiques qui dominent nos vies. La domination sociale existe partout, et en avoir conscience, même dans un espace restreint, en jouer et l'utiliser à bon escient n'est pas fréquent. «Souvent, explique Felix, les personnes socialement soumises (ou trop soumises à leur goût à un chef abusif ou autre)

apprécient de pouvoir enfin dominer quelque chose dans leur vie. Inversement, les personnes qui ont des hautes responsabilités savourent les moments d'abandon entre les mains d'un dominant éventuellement sadique, mais bien intentionné★.» Selon lui, l'exploration sexuelle est définitivement politique et ce ne sont pas les différentes législations à ce sujet qui contredisent ce constat.

La plupart des pays européens autorisent les pratiques BDSM entre adultes consentants avec, dans certains cas, deux grandes limites. Les maisons de domination qui permettent de jouer avec une dominatrice sont interdites en France, contrairement à certains pays du Nord de l'Europe (Allemagne, Pays-Bas) et tombent sous le coup des lois sur le proxénétisme. La seconde limite est la jurisprudence britannique qui fit suite à l'affaire Spanner en 1991. En 1990, après une longue opération de surveillance incluant des moyens illégaux (dont l'ouverture de correspondance privée), la police anglaise s'introduisit chez des particuliers de Birmingham, à une centaine de kilomètres de Londres. Ces particuliers organisaient régulièrement des soirées entre homosexuels sadomasochistes. Cette histoire ne concernait que des adultes, tous consentants, et aucun débordement, qui aurait pu donner lieu à des soins médicaux par exemple, ne fut constaté. Les homosexuels en cause ont été condamnés à de lourdes peines (cinq années de réclusion pour l'un d'entre eux) et le droit à disposer de son corps en a pris un coup. Dans la foulée de cette affaire, des SM Pride (marche pour la fierté sadomasochiste) furent organisées régulièrement à Londres. Toutefois, cette décision de justice a été confirmée par la Cour européenne de justice en 1997, limitant ainsi le droit à se faire du mal, même de manière consentie, à partir du moment où la peau est marquée. La France interdit également la mutilation, ce qui peut induire des conséquences étranges : difficultés pour les hommes à se stériliser s'ils ne souhaitent pas avoir d'enfants, obstacles à faire réaliser certains piercings et, bien entendu, limites potentielles dans les relations SM.

★ Entretiens avec l'auteur.

Lire aussi : Bondage, Botte, Cage de chasteté, Culotte, Fétichisme, Freud (Sigmund), Maison close, Perversion, Pied, Prostitution, Sacher-Masoch (Leopold von), Sade, Trampling, Vanille, X-plore

BECHDEL, Alison

Alison Bechdel est une dessinatrice américaine auteur de bandes dessinées. Elle a notamment écrit et illustré *Dykes To Watch Out For,* que l'on pourrait traduire par « Lesbiennes à surveiller ». Dans une planche intitulée «The Rule» (la règle), deux personnages féminins discutent l'idée d'une sortie au cinéma. L'une d'elles, précise alors qu'elle suit quelques règles lorsqu'elle choisit ses films : primo, il doit y avoir deux femmes, deuzio, ces personnages doivent discuter entre elles et, tertio, leur conversation doit porter sur autre chose qu'un homme.

Cette règle fut reprise par des féministes, qui lui donnèrent le nom de « test de Bechdel ». Créé en 2008, un site Internet, BechdelTest.com, recense les films qui passent le test et ceux qui, étonnamment ou non, échouent sur un, deux, voire les trois critères. Si les films de super-héros sont recalés sans surprise aucune, d'autres subissent un sort égal alors qu'on ne les aurait pas imaginés machistes : c'est le cas d'*Avatar* de James Cameron, du dernier *Harry Potter* sorti en 2011, de la trilogie originelle de *Star Wars* (épisodes IV à VI), de la trilogie intégrale du *Seigneur des anneaux* (et pourtant, il y a du monde à l'écran) ou de *La vie est belle* de Roberto Benigni.

Il est assez futile de discuter la façon dont telle ou telle œuvre échoue à passer le test, car il n'a que la prétention d'être indicatif, de l'aveu d'Alison Bechdel elle-même. Mais son application sur un grand nombre de films montre bien une large sous-représentation des personnages féminins dans les longs-métrages hollywoodiens. L'école de journalisme californienne USC Annenberg a réalisé une étude sur les cent productions cinématographiques les plus vues aux États-Unis en 2009 : seuls 32,8 % des rôles sont féminins. Soit un peu plus de deux hommes pour une femme à l'écran.

Lire aussi : Barbe (La), Genre (théorie du)

BEURRE

Pourquoi parler de beurre dans ce dictionnaire ? Prenez quelques secondes avant de lire les lignes suivantes et faites le lien entre beurre et sexe. L'expérience, tentée par jeu sur Twitter en novembre 2010, montre que pour beaucoup la matière grasse

évoque immédiatement la scène du film *Le Dernier Tango à Paris,* de Bernardo Bertolucci, où Marlon Brando se sert d'un morceau de beurre comme lubrifiant lors d'un viol filmé. L'actrice, Maria Schneider, dix-neuf ans à l'époque des faits, n'en est d'ailleurs pas sortie indemne. L'acteur et le réalisateur ne se sont piteusement (mais simplement) excusés auprès d'elle que des dizaines d'années plus tard.

Depuis, comme en témoignent les multiples traces laissées sur Internet, nombreux sont les couples en panne de lubrifiant qui utilisent de la vaseline, de l'huile, du beurre ou n'importe quel autre corps gras en substitution. Cependant, cette méthode historique de lubrification ne devrait plus être en usage aujourd'hui, y compris lorsque l'on est adepte de méthodes « naturelles » et écologiques. Pourquoi ?

Comme Damien Jayat, médiateur scientifique, me l'a expliqué, le gras détruit l'équilibre de la flore vaginale★. C'est une première raison pour laquelle il est déconseillé dans les rapports hétérosexuels de pénétration.

En outre, le professeur Nimbus, du Jardin expérimental et cultures de sciences, m'a envoyé la démonstration de la dissolution du latex – dont les préservatifs sont généralement composés – dans les corps gras : « Ce que l'on appelle latex est un polymère caoutchouteux obtenu à partir d'une suspension laiteuse. Si l'on pouvait agrandir le diamètre de l'un de nos cheveux à la hauteur du mont Everest, on verrait que cette suspension contient des molécules s'entortillant dans tous les sens, ressemblant davantage à de la graisse qu'à de l'eau. Le racisme moléculaire est tel que le vieil adage "qui se rassemble s'assemble" fait foi quant aux affinités. Ainsi, de même que le sucre se dissout dans l'eau car il a comme elle des oxygènes et hydrogènes, le latex ressemblant au beurre, il s'y dissout★ ! »

CQFD. Aussi, lorsque l'on choisit d'utiliser des préservatifs, il est nécessaire d'utiliser un lubrifiant adapté – à base de n'importe quoi qui ne soit *pas* un corps gras – et il est préférable de garder le beurre pour les tartines et l'huile pour le massage (ou la salade, au choix).

★ Entretiens avec l'auteur, janvier 2011.

Lire aussi : Cuisine, Écologie, Latex, Lubrifiant, Préservatif, Préservatif féminin

BIFLE

Contraction des mots « bite » et « gifle », ce terme poétique et fleuri désigne une pratique qui consiste à gifler son (ou sa) partenaire avec sa bite, ou du moins à imprimer un mouvement de tamponnage sur la joue avec le gland. Fortement promue par les films pornographiques, cette expérience reste cependant confidentielle dans la sexualité réelle et n'est pas répertoriée parmi les pratiques référencées dans les enquêtes sur la sexualité. Elle possède un potentiel comique qui peut considérablement réduire la tension sexuelle, ainsi que le raconte un témoin : « Lorsqu'il m'a biflée, j'ai été prise d'une crise de rire terrible. » Plus encore, dans le *Kata-sutra*, recueil de textes sur les petites catastrophes du sexe, il est fait mention de la bifle en ces termes : « En général, la bifle ne fait pas l'objet de négociations verbales précoïtales. Quel mec se voit en train de demander : "Je peux te souffleter la joue avec ma bite ?" Aucun. Pour la simple et bonne raison que c'est ridicule et qu'ils en ont quand même conscience. »

Avant que ce mot n'émerge il y a quelques années, la pratique de la bifle était désignée par d'autres termes moins explicites : certains utilisaient par exemple le verbe « tapoter ». D'après un panel scientifique de dix convives au restaurant, 50 % des Français connaissent le mot « bifle ».

Lire aussi : Kama-sutra

BINGE SEX

Le *binge sex* est une pratique dont le nom, d'origine anglaise, a été calqué sur le *binge drinking*. En ce qui concerne l'alcool, l'objectif est de se saouler le plus vite possible en ingérant un maximum d'alcool de qualité indifférente pour ensuite vomir sans en garder aucun souvenir. La pratique, essentiellement adolescente, a inquiété de nombreux parents, éducateurs, politiciens et médecins. Sa transposition au sexe est-elle une légende urbaine ou une réalité ? Une fois l'enquête commencée, force est d'admettre que le binge sex est une réalité.

« Il s'agit de se taper un max de mecs en très peu de temps, à se saouler de sexes, à ne plus savoir avec qui on a baisé, à se salir, à s'étourdir », m'a expliqué une femme qui a été un temps adepte du